

Le Métier de tuer

07h00. Un dé clic. Ou rien qu'un « clic » ? Le travail commence. C'est l'heure à laquelle la musique démarre. Un piano avance, seul, note par note, convaincu qu'on a besoin de lui, convaincu que l'on a besoin de son minimalisme si beau et torturant à la fois.

Une mère se repose dans un parc avec son enfant à peine âgé de deux ans. Tout est parfait. Mais ce qui est beau ne dure pas. Une existence idyllique est impossible quand on vit en communauté car seul quelque chose, quelqu'un d'utile peut vivre ou du moins, survivre. Calme, paisible, ainsi doit se passer cette journée, semblable à toutes les autres. Mais rien ne dure.

D'instinct, la mère sent une présence. Elle se redresse. Son dernier sursaut. Puis, une ombre. Une ombre longue et fine passe au-dessus d'elle. Le spectre disparaît et une seconde après s'abat quelques centimètres au-dessus de sa nuque. Un bruit sec, comme un craquement, résonne dans sa tête, longtemps, avec une sorte de déformation qui ne fait que rendre encore plus malsain l'écho. Ses membres, pris de convulsions se raidissent et laissent apparaître des veines bleuâtres, qui ressortent comme des serpents qu'on lui aurait implantés sous la peau, et, comme une mère sanglante, des flots épais et sombres jaillissent de son crâne dur et blanc. Le petit recule. Il ne comprend pas, et alors, il pleure, des larmes chaudes sorties du plus profond de lui-même. Les yeux assombris et humides de la mère tombent sur cet enfant à peine âgé de 2 ans qui ne s'arrête de crier.

Tout est flou. Les couleurs sont floues. La lumière est floue. La musique est floue. Les traits imprécis de son visage se déchirent, laissant entrevoir des dents, sales et difformes, éparpillées dans sa bouche crasseuse. Ses dents sont son seul défaut. Mais son seul défaut ne lui permet pas de vivre. Le bruit qu'elle devine encore est ce piano qui continue de la hanter, dans son esprit à présent fermé à toute émotion, à tout sentiment extérieur. Tout disparaît. Elle ne tient plus debout, son visage s'écrase contre le sol. Ses yeux se ferment, doucement mais avec une force incontrôlable. Ses oreilles sifflent.

Un bruit aigu la transperce, un drap blanc commence à envelopper son regard et une odeur de mort plane. Un bruit sourd d'acier qu'elle n'entend pas retentit derrière elle et des pas, lents, arrivent vers l'enfant qui ne cesse d'exorciser son malheur par les larmes. L'enfant est pris par le cou, et alors, il redouble de pleurs et on le jette derrière une barrière au-dessus de laquelle il ne pourrait pas passer.

La mère essaie de crier, elle veut crier, mais son esprit a déjà commencé son ascension, vers un endroit sûrement meilleur. Les sentiments qu'elle arrive encore à percevoir sont en vérité un mélange d'utopie de la mort qu'elle se fait et d'une défragmentation spirituelle d'elle-même, qui fait que tout ce qu'elle ressent n'est que la création de son esprit pour l'aider à apprécier la mort. À cet instant, ses douleurs physiques sont tout ce qui reste d'elle. Elle sent des mains, des mains sèches qui la tirent, la traînent au sol, sans empathie, sans penser que peut-être il peut y avoir une pierre ou un clou qui l'écorche sur ce sol si dur, si plat et si cruel.

Cet instant lui paraît très long, si long qu'elle en oublie le but. Le but qu'elle a toujours su au fond d'elle et qu'elle a toujours essayé de nier. Elle arrive à l'oublier, grâce à ce trajet, si long. Ses yeux, fermés, s'ouvrent parfois en sursauts et alors elle arrive à apercevoir des formes humaines, debout et ensemble. Elle aperçoit des lumières dispersées au-dessus de leurs têtes, elle aperçoit des couleurs, elle aperçoit le ciel, elle aperçoit la vie, loin derrière elle. Elle ne peut pas déterminer ce que font ces gens, tous là, debout, mais elle arrive à sentir leur indifférence pour elle.

Ses émotions persistent afin de la garder le plus longtemps en vie. Peut-être heureusement, peut-être pas. Chaque fois que ses yeux s'ouvrent elle revoit la même image, de plus en plus floue, ces gens ensemble, peut-être en train de travailler, peut être convaincus qu'ils sont utiles, comme la musique qui ne s'arrête jamais.

Elle ressent un sentiment tellement puissant qui lui fait alors penser à l'éternité qui la sépare du néant. La peur la prend. Une douleur énorme lui tombe dessus, lui compresse la gorge. Si à ce moment-là, elle arrive encore à penser ou du moins à ressentir, c'est alors le signe qu'une étape de

plus dans sa vie s'achève. La fin de son ignorance qui lui permettait de ne pas endurer les souffrances de tous les jours qui sont la monotonie, l'amour et la douleur de vivre comme les autres. Ce n'est pas la peur de la mort mais la peur d'attrister les autres en mourant qu'elle ressent. L'espérance est omniprésente. L'espoir. Perdre espoir est comme perdre la vie. Perdre la vie c'est mourir. Mourir c'est abandonner son corps pour libérer son esprit. Un esprit libre n'est qu'un nuage.

Elle espère pouvoir survivre. Elle espère pouvoir mourir vite. Elle espère faire de la peine à quelqu'un en mourant. Elle espère que le piano ne s'arrêtera jamais, car c'est la seule chose qui lui permet de savoir qu'elle existe encore. Ce piano, si représentatif de sa vie, si monotone, minimale. La seule chose qui différencie sa vie de la musique est qu'elle n'a pas vécu un seul moment avec passion.

Comment définir que sa vie passe vite sans jamais avoir vraiment réfléchi au sens profond de la vie ou de la vitesse ? Si pour elle vivre est défini sur le terme « être », pour d'autres cela peut être « survivre ». Un être passif ne vit pas, il est. Un être dans le vice ne vit pas, il profite de la vie. Un être heureux vit. Elle a l'espoir que son enfant soit heureux un jour. Mais cet espoir sans fin ne change rien. L'espoir pour son enfant lui fait repenser à l'amour qu'elle a pour lui et à l'amour qu'il a pour elle. Cet amour maternel si fort, à un tel point que les deux individus se sentent alors coupés en deux une fois séparés. Il n'y a rien de plus cruel que l'amour, il n'y a rien qui ne fasse plus mal, rien qui ne soit aussi risqué. L'amour unit des êtres mais l'union équivaut à refuser une partie de ses libertés individuelles. En particulier une de nos libertés qui est la mort. On traîne l'amour partout. S'attacher à quelqu'un est la dernière chose à faire si l'on sait que l'on va mourir. Mais la mort n'est pas prévue. Tout est aléatoire. La mort nous traîne, elle nous attend de moins en moins loin devant nous. Elle nous traîne comme on traîne l'amour.

Un trajet si court pour réfléchir à tellement de choses. Le chemin s'arrête ici. Son chemin, le chemin de sa vie raccourci par sa différence. On la lâche et alors elle se concentre sur sa douleur au visage. Ses yeux sont lourds, sa bouche est boueuse, son nez est rempli de sang chaud, sa gorge la brûle. Elle réunit toutes ses forces pour essayer d'émettre le moindre son qui rassurerait son enfant mais la souffrance l'en empêche. Et puis, il est à présent loin derrière. Elle essaye alors d'ouvrir les yeux. Elle remarque qu'une couche de sang coagulé les recouvre. Elle arrive tout de même à les entrouvrir, ce qui lui permet de voir une dernière image qu'elle connaît bien. Mais sa vision est floue.

Elle revoit les gens debout qui coupent et recourent, ne se retournant même pas pour la voir et elle revoit les lumières, de plus en plus sombres. Elle se sent seule. On la laisse dans un endroit puant et étouffant. Son corps ne lui obéit plus. Il ne lui appartient même plus. Ses bourreaux pourraient profiter d'elle sans qu'elle se débatte. Ils reviennent. Ils lui attachent les membres et la bouche. Ses yeux se ferment définitivement. On pourrait croire que la mort l'a prise mais son esprit est toujours là, il persiste. A son grand désespoir. Un autre coup sur son crâne retentit. Elle perd la notion du temps. Encore un. Toutes les lumières s'éteignent. Un autre. La musique s'assombrit. À ce moment elle commence à ressentir l'angoisse du silence et se rend compte que son esprit s'évapore. Elle ne veut pas que ce piano, si présent dans sa vie, s'éteigne si tôt. Un autre coup, un craquement, sa clavicule tombe, des lambeaux de chair se déchirent. La mort la prend. Elle pensait en finir plus vite.

Son dernier sentiment est alors la déception. Il ne reste plus que d'elle un corps inerte. Les bouchers la jettent dans la benne avec les autres et éteignent la musique, comme dans leurs habitudes en fin de journée.

Les gens différents ne sont pas utiles. Une brebis malade ne se mange pas.

Elias Denneulin